

# Le Grand Tour

---

Il était d'usage dans les classes dominantes anglaises, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, d'encourager les jeunes générations à réaliser un voyage en Europe pour leur édification culturelle et morale. Ce voyage un peu initiatique était appelé « *The Grand Tour* », d'où provient notre mot « tourisme », sa pratique itinérante originelle avant de devenir plus sédentaire. Il fut d'abord élitiste, puis irriguant progressivement les couches sociales et les nations du monde. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de nouveaux pays se sont ouverts au tourisme, dont une partie du Népal en 1951, puis ensuite la région des Annapurnas dans les années 1970. Deux montagnards belges, Jean et Danielle Bourgeois, sont partis marcher autour de ce massif. Danielle en écrira le récit dans *Deux lotus en Himalaya* paru en 1977, un livre que j'avais lu avec passion à l'époque. Mis en appétit par une traversée pédestre des Alpes, des ascensions en France et en Turquie, une pratique de l'escalade, je me mis à penser à l'Himalaya. Il n'était pas dans mes goûts de participer à un voyage organisé ; mon budget était maigre, j'aimais la liberté et avais l'expérience de la montagne. Le livre de Danielle Bourgeois me décida de partir en solo dans les années quatre-vingt, mais l'aventure, comme il se doit, comporta des imprévus. Tels un compagnon de voyage surgi en dernière minute et un grave accident de santé au pied du col de Thorong, le verrou du Tour des Annapurnas.

À Richard, mon frère

Je ne vais pas raconter cette histoire par le menu, pas davantage en sociologue du tourisme ou en ethnologue amateur des montagnards himalayens. Le récits de marche autour des Annapurnas, grand classique des treks népalais, abondent sur la toile ou ailleurs, à commencer par celui, sans doute inaugural en français, de Danielle Bourgeois. L'éloignement dans le temps m'empêche par ailleurs de trop détailler l'aventure, je laisse parler les images et surgir les évocations de chacun. Mon compagnon de voyage inattendu était un de mes frères aînés, qui était infirmier. Lors d'un repas familial où il était présent, j'avais exposé mon projet. Puis, dans un geste qui m'avait pris comme par surprise, je lui avais demandé s'il voulait m'accompagner. Bien que sportif, il n'avait pas beaucoup d'expérience de la montagne, peu le goût des voyages, sinon celui des pèlerinages, et je m'attendais à une réponse négative. Mais, à mon très grand étonnement, il m'avait dit « oui », ce qui changea mon projet. Non pas dans son but, mais dans son déroulé. Nous étions donc deux lotus de plus à partir pour l'Himalaya, une région du monde dont j'ignorais à peu près tout.

## Monter, traverser

Un des premiers moments intenses de ce voyage fut l'immersion solitaire dans Katmandou la nuit tombée, après notre arrivée du Bangladesh, mon frère se reposant à l'hôtel. Pour la première fois de ma vie, je me plongeais dans l'atmosphère étrange, enfumée, bruyante, odorante et colorée d'une

ville encore moyenâgeuse à l'époque, grouillante de monde, d'échoppes, de temples en bois, de statuettes sacrées maculées de poudre rouge et orange. C'était hypnotisant ; je marchai des heures, ébloui, jusqu'au sommeil. Le lendemain, je contemplais longuement le passage d'une nuée de roussettes géantes, survolant la ville au coucher du soleil pour aller nicher tête en bas près du temple de Swayambunath.

Le départ de la longue boucle de près de trois cent kilomètres était à Besisahar, une bourgade à sept cent soixante mètres d'altitude et quelques heures de bus de Katmandou, sur la route de Pokhara. Ce qui signifiait que pour atteindre le col de Thorong, situé, lui, à cinq mille quatre cent mètres, il fallait grimper près de quatre mille sept cent mètres de dénivellation. Mais la montée n'était pas qu'un franchissement de mètres, elle était aussi une ascension de mondes naturels et humains, de plaines tropicales aux crêtes enneigées, de populations hindouistes aux villages tibétains et bouddhistes.

Les animaux et les cultures, eux aussi, changeaient : les gros poulets des vallées étaient encore des œufs couvés en altitude, les plantations de thé se transformaient en parcelles de pommes de terre, puis d'orge. C'était une traversée pédestre des mondes humains et humanisés, une visite verticale des écosystèmes, des saisons et des paysages, de la densité tropicale initiale aux déserts froids d'altitude. La découverte d'un monde silencieux à l'époque, sans bruits de moteurs et de hauts-parleurs, de « musique en boîte ». Quelques voix humaines et cris d'animaux, des frappements de sabots, des odeurs de feux de bois, des bruissements d'eau et de vent, des craquements de bûches brûlées.

Une frontière bien visible, malgré le métissage lent des ethnies et les échanges verticaux des marchandises, à pied ou avec des caravanes de mulets, était celle qui séparait le monde hindouiste du monde bouddhiste de culture tibétaine. Nous logions dans un des derniers villages vénérant Shiva, Krishna ou Vishnou quand éclata une fête colorée, un peu inquiétante. Il ne s'agissait pas de la « fête des couleurs » ou Holi, célébrant l'arrivée du printemps, car nous étions en automne, la période des fêtes de Dasain et de Tihar. Le village fut comme pris de folie tourbillonnante, dans un nid d'aigle entouré de parois verticales. Les deux voyageurs ébahis se tinrent prudemment à la lisière du sabbat.

Puis, à l'entrée des villages, apparurent les murs de mani, pierres entassées gravées de mantras, les chortens, l'écriture tibétaine et les svastikas, les maisons blanchies couvertes de branchages, les temples bouddhistes, les yeux bridés et les visages ronds. Un *dzo*, hybride de vache et de yak, nous fit soudainement face de sa masse trapue. Passé un premier col très ardu, sans doute une ancienne et gigantesque moraine de glacier, nous avons pénétré une large vallée suspendue avec des bouquets de sapins et des torrents. À notre gauche surgit un vaste massif couvert de neige et de glace, pointant ses pics effilés vers le ciel. C'était l'Annapurna, « mère nourricière », et ses différents sommets, ce qui lui vaut le pluriel. Tout était surdimensionné dans ce monde vertical et plissé, sauf les établissements humains qui devenaient de plus en plus petits, repliés au bord de leurs terres cultivables. Nous arrivions enfin à Manang, un sombre village où flottaient des drapeaux blancs couverts de textes calligraphiés, montés sur de longues hampes.

## Chavirer

Après ce bourg, il nous restait deux mille mètres à grimper dans un univers de plus en plus minéral et désert. L'étape avant le col de Thorong était située mille mètres plus haut, à mi-chemin du passage enneigé. Tout allait bien, je marchais à vive allure. C'est alors que survint, à peu près au même endroit que les Bourgeois qui avaient souffert d'un mal identique, un étrange vertige et une insidieuse fatigue qui me firent tanguer comme le capitaine Haddock dans *Tintin au Tibet*. J'avais pourtant marché avec entrain jusque là, ma forme physique et la nécessité de revenir à Katmandou dans les temps pour le vol du retour incitant à forcer l'allure. Mon frangin me suivait et tenait bon. Je le savais, le mal des montagnes n'a rien à voir avec la condition physique, mais je ne voulais pas y croire. Il anesthésiait ma lucidité, qui m'aurait conseillé de redescendre à Manang et m'acclimater. Mon frère continuait de marcher aisément. Je finis par m'écrouler sur une couchette au lodge de Thorong Phedi – où je crus voir une cohorte de moines en robe lie de vin – mille mètres en dessous du col et autant au-dessus de Manang. Tout chavirait, mais tout allait bien. Mon frère était inquiet, mais dormirait bientôt sur le lit voisin.

Le lendemain, je tentais de descendre du bat-flanc mais n'y arrivais pas. On me traîna jusqu'à une table pour boire un peu de thé, puis un grand gaillard me fit savoir : « *You must absolutely go back to Manang* ». Il joignit le geste à la parole et me hissa sur ses épaules, pendant que mon lotus de frère portait mon sac à dos en plus du sien. Nous descendîmes dans cet équipage breughélien jusqu'à mi-chemin, où les forces me revinrent rapidement, près de l'endroit où elles m'avaient abandonnées. Mais il fallait atteindre Manang pour y passer la nuit et réfléchir à la suite. Allions-nous revenir à Katmandou par le même chemin ou retenter notre chance après acclimatation ?

Le médecin du poste de secours pour randonneurs (je ne sais s'il soignait aussi les gens du village) me fit marcher sur une ligne blanche tracée sur le sol. Je tanguais encore, malgré mes efforts. Il me donna son diagnostic d'une phrase tranchée : « *Acute mountain sickness. You're lucky to be alive* ». C'était un début d'œdème cérébral et ma nuit à Thorong Phedi avait été une folie. Nous passâmes la suivante à Manang, en attendant le lendemain pour ausculter ma condition. Comme elle fut bonne, on repartit vers le col de Thorong aussitôt, pour faire notre « Grand Tour » sans devoir revenir sur nos pas. Cela ferait donc mille mètres de dénivelée positive en plus à notre menu. Une fois le cap fatidique franchi, je n'éprouvais plus le mal des montagnes. La nuit à Thorong Phedi fut paisible et on se remit en marche pour gravir les mille mètres qui nous séparaient du col.

La neige commençait à couvrir le sol et à tomber de plus en plus drue des nuages épais et tourbillonnants ; on semblait s'enfoncer au cœur d'une tempête dans cet univers aveuglant de blancheur et de silence, de plus en plus froid. Le Yeti n'était pas loin ; sa grosse tête oblongue devrait surgir d'un instant à l'autre d'une grotte ou d'une crevasse. Je marchais en tête, curieusement remis, en une journée, de mon mal des montagnes. Mon compagnon suivait à une centaine de mètres, marchant bien droit, mais il fit soudainement volte-face pour redescendre, sans lancer le moindre appel. Il

ne semblait pas avoir de malaise, n'avait pas souffert du mal. J'étais perplexe, le hélais avec force, lui fit de grands signes, mais il continuait de descendre sans répondre. La bourrasque était telle qu'il avait peut-être pris peur, ne m'entendait et ne me voyait pas. Cela, aussi, ressemblait à *Tintin au Tibet*. Comme il n'était pas en danger, je décidais de continuer et de l'attendre après le col, car une marche arrière risquait de rendre le Tour impossible. La montée fut interminable, chaque bosse en cachant une suivante, jusqu'aux chevaux de vent qui marquaient le Thorong La. J'étais passé et il n'y avait plus qu'à descendre à toute vitesse pour atteindre le premier village avant la nuit.

### **Descendre, écrire et retraverser**

A partir d'ici, ce fut une course folle dès les brumes franchies et la neige fondu, avec une vue prodigieuse sur la haute vallée du Mustang qui s'étirait, déserte et somptueuse, vers le Tibet. À la première étape de Muktinath, un sanctuaire qui attire des milliers de pèlerins que je croiserai dans la vallée de la Kali Gandaki, j'affichai une lettre pour mon frère, bien en vue dans le lodge. Puis je repris mon chemin, conscient des quelques jours qui me restaient pour attraper l'avion et pensant que mon lotus avait fait demi-tour.

Le surlendemain, j'ai marché de l'aube à la tombée de la nuit, sans doute plus de cinquante kilomètres, avec près de deux mille mètres de dénivellation positive, car il fallait à nouveau franchir un col après avoir atteint le fond de la vallée. Cette dernière avait la réputation d'être la plus profonde au monde, coincée entre les Annapurnas et le Dhaulagiri, qui dépassent tous deux les huit mille. Arrivé au lodge, j'y fis la connaissance d'une jeune américaine sourde et muette, avec laquelle je communiquais par petits billets. Elle faisait le Tour en solo.

La suite est une interminable descente en sens inverse, avec des billets pour mon frère affichés dans chaque lodge, jusqu'aux premiers villages hindouistes et aux champs de riz. Les poulets grandissaient d'heure en heure, les langues et l'écriture changeaient, la chaleur grimpait. Mais également les interminables quintes de toux dans les maisons, sans doute provoquées par la tuberculose, comme me le dira mon frère. J'arrivai finalement à Pokhara pour contempler le lac et me reposer une nuit avant de prendre le bus pour Katmandou. De retour à l'hôtel je m'endormis profondément. Un bruit violent de coups sur la porte de la chambre me réveilla. C'était mon frère qui m'avait suivi au même rythme infernal, et avait rattrapé son retard d'un jour en revenant de Pokahara en stop. J'étais stupéfait.

### **La chambre froide de l'ambassade**

C'est lors de ces retrouvailles que mon compagnon infirmier d'un demi-tour des Annapurnas me raconta l'histoire qui suit.

Pendant que je m'occupais des permis de trekking avant notre départ, il avait rencontré pour je ne sais plus quel motif le consul de France au Népal, qui était aussi celui de Belgique. Un homme auteur d'un livre sur le pays et que mon frère décrivait comme très énervé. Le consul l'avait vivement mis en

garde, avec force moulinets dans l'air ventilé, contre les dangers du périple que nous allions faire. Un marcheur français – parti avec un groupe organisé, sans doute peu regardant sur la condition physique des participants – était mort d'une crise cardiaque au pied du col de Thorong. Les porteurs l'avaient inhumé sur les hauteurs de Manang, et le groupe avait poursuivi son chemin après une brève cérémonie. Mais la famille avait exigé le rapatriement du corps en France. Un hélicoptère l'avait transporté de Manang à Katmandou, puis le consul avait cherché une compagnie aérienne (peu nombreuses à l'époque) pour le rapatriement. Elles refusaient toutes de transporter un cadavre dans leur soute, pour des motifs religieux. En attendant de résoudre ce problème, il était nécessaire de protéger le corps de la putréfaction. La chambre froide de l'ambassade étant trop petite, il avait fallu découper le randonneur en morceaux. C'est dans cet état qu'il fut finalement transporté et inhumé dans son pays.

Après le décollage de Katmandou, notre avion survola la plaine du Gange le long de l'Himalaya resplendissant, avant de plonger vers Dacca au Bangladesh. Nous avions donc « fait » le Grand Tour, en restant entiers et évité l'aller simple qui m'avait pendu au nez. Mais le voyage, comme la vie, est un exercice de disparition. Notre tour attendrait.

Bernard De Backer, février 2021

**P.-S.** Mon frère m'a dit qu'il avait fait demi-tour par crainte de la tempête, mais je n'ai jamais compris pourquoi il ne m'avait pas fait signe. Peut-être n'ai-je pas entendu ou vu, ou ma mémoire est-elle défaillante ? Précisons que ce « Grand Tour » a été effectué en 1987. Depuis cette époque, on s'en doute, beaucoup de choses ont changé : une route mène de Pokhara à Jomoson, près du Mustang, des quatre fois quatre arrivent à Muktinath et stationnent devant les temples. On peut faire le pèlerinage en voiture... Des routes ont été construites sur l'autre versant et l'on peut atteindre Manang à partir de Besisahar par voie carrossable depuis 2015. Il y a une salle de cinéma dans le village, de nombreux hôtels et même un logement Airbnb. Il est donc possible de limiter le Tour des Annapurnas à une marche de trois ou quatre jours de Manang à Muktinath, en passant par le col de Thorong. Le reste peut se faire sur quatre roues ou être survolé en avion. Tant mieux pour les villageois qui sont plus connectés au monde, mais, comme toujours, cela ne va pas sans pertes ni déstructurations.